

YELENA MOSKOVICH

# VIRTUOSO

ROMAN



*Viviane Hamy*  
*Éditions*

Jana brûlait de dire son nom, Zorka, vous connaissiez Zorka, c'est bien ça? Mais dire son nom maintenant, à voix haute, après tant d'années d'efforts pour le taire, aurait été aussi bizarre que le prétendu cauchemar de cet homme. Qui plus est, Jana n'avait aucune patience pour les énigmes venant d'un homme. Il y avait toujours une condition au suspense, et l'anticipation était aussi finement nauséabonde qu'un filet de salive que l'on fait lentement dégouliner de la bouche, et la révélation ne révélait généralement rien de plus que le privilège réservé aux hommes de retenir des informations. Même s'il connaissait effectivement Zorka, cela ne la concernait plus. Que ce soient cette information, l'existence de Zorka ou les jetons de jeu que l'homme entrechoquait dans la paume de sa formulation, rien de tout cela ne la concernait. Pensait-il faire d'elle une petite fille en mentionnant la Malá Narcis? Elle aurait voulu lui dire que jamais de sa vie elle n'avait été une petite fille, et qu'elle ne comptait pas le devenir aujourd'hui.

« Un soupçon de Lynch, un soupçon de Ferrante, la cruelle absurdité d'Antonin Artaud, la féroce candeur d'Anaïs Nin, la langueur stylée d'une chanson de Lana Del Rey... une séduction lente puis obscurcie comme une pièce enfumée. » *The Guardian*

---

Traduit de l'anglais par Héléne Borraz

**VIRTUOSO**

DU MÊME AUTEUR

*Les Natasha*

YELENA MOSKOVICH

VIRTUOSO

*Traduit de l'anglais  
par H el ene Borraz*

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

*Ouvrage traduit et publié avec le concours  
du Centre national du livre*



© Éditions Viviane Hamy, avril 2022,  
pour la traduction française.

Copyright © 2018, Yelena Moskvich.

D'après une conception graphique de Pierre Dusser  
Photo de couverture : © Flore-Aël Surun/Tendance Floue  
ISBN : 979-1-0974-1748-2

*Quand je rêve c'est de toi  
Mon amour, mon ami  
Quand je chante c'est pour toi  
Mon amour, mon ami*

Marie Laforêt, « Mon amour, mon ami »

*... et les grandes étoiles  
Au-dessus de la tête en feu et les mains  
Qui se tendent vers Celui  
Qui n'est pas – qui ne sera jamais,  
Qui ne peut être – et celui qui le doit...*

Marina Tsvetaïeva,  
« Les nuits sans celui qu'on aime... »





# Première partie



## Soliloque

À plat ventre sur les draps, le corps. Seule une main pend sur le côté du lit, repose sur les poils de la moquette rose de la chambre d'hôtel, doigts écartés, ongles vernis, cuticules à vif, alliance en or blanc comme un clignement d'œil inabouti.

Le reste est chair vide, seins étouffés dans les draps, oreillers comprimés contre la tête de lit. Ses épaules contorsionnées, une grimace, l'arrière du genou, un souffle coupé, peau qui déjà s'assombrit.

Cette femme est seule.

\*

Dans la suite, son épouse a posé le sac de citrons sur la table basse. Elle se dirige vers la porte close de la chambre. Sur la poignée, la main tourne. Un ressort en métal se détend et la porte glisse sur les poils arasés de la moquette.

\*

Quand l'épouse voit le corps – à quel point il est seul –, elle se jette dessus.

\*

Dehors, le son tourbillonnant de l'ambulance. Sans cesse plus proche de l'hôtel. Dans la chambre, sur la table de nuit, le combiné pendu au bout de son cordon de boucles serrées pulse des bips d'hystérie. L'épouse fourrage le corps pour un souffle, bouche pleine de cheveux, elle le tire. Elle traîne le corps jusqu'au sol, bruit sourd. Millions de poils roses. Mains en coquillage sur le sternum. Le combiné égrène ses bips, elle frappe le thorax, des pas de caoutchouc approchent. Le groom de l'hôtel, jeune, mince, avance puis recule, il avance, recule, il veut voir, ne veut plus. Derrière lui, des pas plus lourds, le directeur à présent, il lance « *Volte agora para baixo* » au gamin, retourne en bas maintenant. Le gamin s'éloigne d'une foulée maladroite, un homme et une femme en uniforme médical vert sapin l'effleurent en le croisant. « Maintenant ! » répète le directeur. Le gamin s'éloigne, regarde en arrière. L'épouse hurle : « *Por favor ! Elle va mourir !* »

On sort le défibrillateur. L'homme à l'uniforme arbore un écusson sur la poche poitrine, un emblème médical orné d'un mince serpent rouge. La femme en uniforme, identique écusson, tente d'écartier l'épouse qui frappe le corps, elle l'empoigne, la pousse de côté, la tire et la pousse. « Je ne parle pas portugais ! On est ici en vacances ! » La femme en uniforme pose sa main sur son épaule, établit le contact visuel. L'épouse crie des mots français

comme on mâche, la femme en uniforme la retient, opine. L'épouse fouette en arrière ses cheveux blonds pour voir bouche bée le corps. Sa langue s'agite de mots, elle se dit *je veux juste la toucher*, comme si toucher le corps pouvait suffire. La femme en uniforme la traîne dans la pièce d'à côté. « *I understand*, répète-t-elle dans un anglais nasillard, *I understand*, madame... »

« Dégagez », prononce en portugais l'homme en uniforme qui envoie dans le corps une décharge. La poitrine se cambre, l'épouse bondit vers la femme en uniforme qui retient l'épouse dans ce qui ressemble à une embrassade, le corps retombe sur la moquette. Les larmes de l'épouse fourchent comme des cheveux. « Dégagez », prononce l'homme à nouveau, la femme en uniforme serre les bras de l'épouse. Étranglée par son propre souffle coupé, l'épouse regarde. Le courant traverse la chair, se propulse vers le cœur, soulève le corps, poitrine cintrée, côtes qui éclatent sous la peau, un instant l'épouse pense que cette fois elle se relève. Mais le corps se sangle et s'effondre, bruit sourd, sur les millions de poils roses. Les omoplates frappent le sol et s'écartent, la tête grimace puis se fige. Bouche inerte. De ses lèvres entrouvertes, détendues, une écume bleue, visqueuse, s'épanche.

\*

Plus tard, le soleil s'est couché. L'épouse remplit un formulaire, regard vide, poignet raide, nez qui coule. Nom, âge et numéro de Sécurité sociale du corps. Son propre nom, elle l'écrit par saccades, obligée de lever plusieurs fois les yeux de la feuille. Lorsque

son stylo achève la dernière lettre, elle prend la feuille dans la main et fixe son nom complet : *Aimée de Saint-Pé*.

C'est alors qu'elle sent une autre présence dans la pièce. Quelque chose comme une couleur là où il n'y avait aucune couleur. Elle regarde autour d'elle : la médecin, une brune habillée de blanc amidonné, est assise dans un fauteuil ; derrière elle, les vitres gris clair des fenêtres ; au sol, un carrelage tacheté de couleur pâle. Et pourtant, il y a une masse en plus dans la pièce, un mouvement qui s'achève.

L'infirmière pose sa main sur l'épaule d'Aimée. « Tout va bien, madame ? Voulez-vous un autre verre d'eau peut-être ? » Aimée lève le regard vers l'infirmière. Lèvres aux stries grasses, peau plus foncée depuis le crépuscule, les yeux – le regard d'Aimée glisse au-delà de l'infirmière, derrière sa tête, vers le mur du bureau. Il y a quelque chose là.

L'infirmière patiente. « Voulez-vous... ? » va-t-elle pour répéter avant d'abandonner. C'est derrière elle, oui. Le poids, le mouvement, la couleur.

La médecin lève le regard un instant puis retourne à ses papiers. L'infirmière, à nouveau, s'adresse à Aimée. Mais c'est – c'est en train de se déloger de l'air, de tâtonner pour trouver son chemin, d'avancer vers elle comme de la chair.

Un clic pince du métal et la chaise d'Aimée se remplit d'une chaleur humide : la médecin a agrafé les formulaires, de l'urine goutte sur le sol.

## Un peu plus vers la gauche, mon amour

Dans l'humidité ambiante, août expirait et l'océan frappait les côtes, chassant la fièvre. À Paris, le trafic reflueait avec ses passagers de retour de vacances, dans une moiteur qui pesait sur les toits des voitures, la poitrine des piétons et les fenêtres en rez-de-chaussée.

\*

*Je connaissais votre amie, la Malá Narcis. Ainsi commençait le mail de M. Doubek.*

\*

Les aisselles de Jana étaient à nouveau mouillées, malgré le déodorant qu'elle s'était réappliqué dans les toilettes de la gare. Elle était tout juste de retour à Paris après des congés en solitaire dans le Sud.

Elle avait eu l'idée d'aller à Marseille après avoir traduit une brochure consacrée à l'import-export de pétrole, qui indiquait que cette ville, en raison d'un large accès aux voies navigables françaises jusqu'au

Rhône via le canal de la ville, était le principal centre de raffinage de France. Elle avait étudié les prix des billets de train et les avait trouvés raisonnables.

À Marseille, elle avait pris le ferry pour l'île d'If et visité le donjon du *Comte de Monte-Cristo* de Dumas ; mangé de l'espadon avec de la ratatouille et du riz au safran ; regardé la façade de l'Opéra et constaté qu'il n'y avait rien de programmé ; renifflé les différents savons locaux ; fixé les poissons échoués sur la bêche bleue recouverte de glace pilée, au marché aux poissons, sur le quai des Belges, à l'extrémité du port ; puis elle s'était rendue à la plage, s'était assise à l'ombre, et avait tenté d'imaginer comment Antonin Artaud avait pu grandir ici. Elle se le figurait le regard lointain, arpentant sa ville natale, consumé par une rage philosophique. Alors qu'elle observait la tache mouvante de sa silhouette sur le sable, elle s'était rendu compte que ce n'était pas du tout lui qu'elle se représentait, mais une fille qu'elle avait connue autrefois à Prague, et que tout le monde appelait la Malá Narcis, la Petite Narcisse.

Ce soir-là, Jana avait déambulé vers le centre-ville et les bars dits lesbiens qu'elle avait repérés et, entrant dans l'un d'eux, elle avait siroté un gin tonic au bar avant de regagner son hôtel. Cinq nuits au lieu de sept de tout ça suffisaient amplement, alors elle avait modifié son billet à la gare.

De retour à Paris, dans sa chambre de bonne située dans l'impasse qui part de la place Monge, au-dessus du magasin qui ne vend que des boîtes à outils aux assortiments variés, elle brancha son téléphone, ouvrit son ordinateur portable et découvrit l'étrange courriel d'un certain « M. Roman Doubek ».



Il lui expliquait qu'il avait souhaité réserver ses services auprès de son agence à l'occasion de sa venue prochaine à Paris pour Santé Expo, où il représentait Linet, le célèbre fabricant tchèque de lits d'hôpitaux, mais que son agence lui avait répondu qu'elle n'était pas disponible aux dates demandées.

En son absence, se dit Jana, ils avaient sûrement engagé leur autre interprète tchèque, la jeune Alicia aux yeux ronds, qui, d'étrangère discrète, reconnaissante et à la marque de la culotte visible sous ses pantalons, s'était récemment métamorphosée en une jeune femme sûre d'elle, au regard félin, amatrice de strings – transformation due non seulement au fait qu'elle avait un nouveau petit ami français et que les choses se passaient bien avec lui, mais aussi au lointain souvenir qu'était devenue la République tchèque, à la prise de conscience d'avoir été d'une grande naïveté, et au bonheur de ne plus l'être.

Jana lut le mail et songea à Alicia, ses seins fermes sous des chemisiers bon marché aux motifs extatiques, son regard à la fois expectatif, timide et vengeur. La façon dont elle avait commencé par lui demander si elle fréquentait quelqu'un, et à agrémenter leurs échanges d'anecdotes sur son propre petit ami et sa bande de copains français tous tellement drôles. Une fois, elle ne voulut pas lâcher l'affaire, insistant pour faire savoir à Jana qu'elle la trouvait solitaire, et que cela lui ferait du bien de s'ouvrir un peu, parce que, en définitive, c'était une femme séduisante, et qu'elle pouvait, si elle voulait, sortir avec elle et son petit ami et sa bande de copains tous tellement drôles, et qui sait... Jana

rangea ses sentiments en une ligne droite dessinée par ses lèvres.

\*

*Je connaissais votre amie, la Malá Narcis, disait le message.*

\*

Le lendemain, Jana reçut un appel urgent du coordinateur de son agence qui était ravi de la savoir de retour à Paris plus tôt que prévu. Ils avaient besoin de quelqu'un pour remplacer au pied levé Alicia, laquelle aurait dû revenir depuis plusieurs jours de ses vacances à Biarritz. Or, ayant escaladé des rochers sur la plage pour qu'on la prenne en photo dans son nouveau bikini au coucher du soleil, puis écouté son petit ami français lorsqu'il lui avait demandé de se déplacer « un peu plus vers la gauche, mon amour », tandis que les copains et leurs petites amies buvaient des bières, la jeune Tchèque avait senti sur son dos la douce chaleur du soleil couchant, regardé les vagues rouler vers elle, estimé qu'elle avait enfin su trouver sa place dans leur monde, avant que le rocher sous ses pieds bascule, déséquilibrant son corps et qu'elle se brise la cheville.

Jana s'organisa avec le coordinateur de l'agence pour s'occuper de M. Doubek dès le lendemain matin.

\*

Jana enfila un de ses tailleurs de travail – jupe au genou et veste assortie bleu nuit portées avec une

blouse toute simple de couleur crème, col en V – et des escarpins bleu foncé.

Elle arriva en avance au salon médical de Paris Expo, porte de Versailles, qui se tenait dans le plus grand hall des sept que compte ce centre de congrès, énorme structure à poutres métalliques traversée de lanterneaux au-dessus d'un plan quadrillé de stands. Elle déambula dans les allées entre les rangées d'espaces d'exposition, se familiarisant avec la configuration des lieux, et vérifiant son plan pour ne pas rater le stand J14 juste après lequel elle devait prendre à droite pour rejoindre les salles de réunion du pôle international, où, à 10 heures, elle devait retrouver M. Doubek et ses clients français.

\*

Les stands étaient déjà remplis de personnes discutant dans toutes les langues, installant leurs panneaux et appareils médicaux. Elle passa devant le D32, où était exposé un fauteuil roulant, assise recouverte d'un motif yin yang beige et marron, dossier tapissé d'un revêtement strié. Derrière le fauteuil, une bannière énumérait les atouts du produit : *coussins anti-escarres, élévateur électrique télécommandé pour assister la mise en position debout...* Jana jeta un coup d'œil à l'un des accoudoirs muni d'une télécommande coulissante d'où dépassait une poignée bleue en caoutchouc.

Elle continua, puis ralentit au niveau du H40, où elle étudia une affiche d'un cœur dodu, veiné de flèches bleues qui partaient dans tous les sens. Deux défibrillateurs thoraciques compacts étaient en train

d'être déballés pour être exposés sur une table pliante.

\*

« Excusez-moi » – la voix venait de derrière elle. Puis une main toucha son épaule. Jana se retourna brusquement, manquant de heurter la femme de son coude.

« Oh, désolée ! » s'exclama la femme en faisant un pas en arrière tandis que Jana plaquait ses mains sur son ventre.

La femme portait également un tailleur jupe, mais il lui parut très différent du sien. La jupe était un peu plus courte, un peu plus serrée, la couleur plus foncée – un bleu nuit proche du noir. La veste était cintrée à la taille, avec juste un soupçon de chemisier ivoire visible à l'échancrure. Elle portait un foulard en soie noir autour du cou, mais qui laissait le haut de sa poitrine nue. Jana baissa le regard : des escarpins similaires aux siens, mais pointus.

« Je ne voulais pas vous effrayer... », fit la femme, gênée.

Ses cheveux blonds étaient soigneusement séparés au milieu et ramenés en une queue de cheval serrée qui pendait entre ses omoplates. Ses grandes pommettes saillantes étiraient ses yeux en amande en les dotant d'un regard empli d'embarras intime.

« Nous nous connaissons ? demanda platement Jana.

– Oh... oh ! s'exclama la femme en portant une main à sa bouche. Je suis désolée, je pensais que

vous travailliez ici », expliqua-t-elle à travers ses doigts.

Le regard de la femme se porta sur le badge épinglé au revers de la veste de Jana, dont elle lut à voix haute le nom en lettres rouges : « Liné... ? »

– Linet, corrigea Jana, on prononce le t. C'est un fabricant tchèque. Le premier fournisseur mondial de lits d'hôpitaux. Et, en effet, oui, je travaille ici. Je suis interprète.

– Oh..., poursuivit la femme l'air inquiet, alors je ne sais pas si vous pourrez m'aider mais je cherche le stand de Dupont Medical. Ou, plus précisément, un stand entre celui-là et une société qui fabrique des générateurs d'oxygène. J'ai déjà fait deux fois le tour du hall, mais je n'arrive pas à le trouver.

– Ici, vous êtes dans la section internationale, indiqua Jana.

– Ah bon ? » s'étonna la femme.

Jana commença à déplier son plan. La femme sortit aussitôt le sien et le montra à Jana.

« J'en ai un aussi, mais je vous jure, on dirait que l'endroit que je cherche n'existe pas ! »

Les deux femmes juxtaposèrent leurs plans comme pour compléter leurs champs de vision respectifs et parcoururent du regard le quadrillage de lettres numérotées.

« Le médecin qui parle à la table ronde de Global Plastics, commença la femme en parlant sans but tout en scrutant le plan, c'est mon père. C'est un spécialiste des prothèses.

– Vous travaillez avec votre père ? demanda Jana.

– Je veux dire, autrefois j'étais son assistante, une sorte de secrétaire d'accueil, pour être honnête, mais

c'était il y a longtemps. Non, maintenant, je travaille pour un de ses amis, un gynécologue, sa clinique est juste à côté de l'ambassade du Portugal, au-dessus du parc Monceau, sur la...

– N39, fit Jana en indiquant un petit carré dans le coin sud-est du hall.

– C'est drôle, dit la femme. Je suis passée devant les N36, N37 encore et encore et jamais je ne l'ai vu... »

Les deux femmes dissocièrent leurs cartes et les plièrent avant de les glisser chacune dans une poche de leur veste.

« Vous pourriez m'aider avec une dernière chose ? » s'enquit timidement la femme en fouillant dans sa poche pour en extraire un badge au dos duquel était collée une épingle à nourrice.

Elle tendit le badge à Jana.

Jana le prit, le retourna, libéra l'épingle et leva le regard.

« Où voulez-vous que je vous l'épingle ? »

La femme tendit un doigt, ongle verni rose crème, et désigna un des revers de sa veste.

« Ici. S'il vous plaît. »

Jana se pencha vers la clavicule dénudée de la femme, pinça un peu du tissu sombre et épais à travers lequel elle enfila l'aiguille qu'elle relâcha dans l'encoche avant de retirer ses mains, en prenant soin de ne pas effleurer la poitrine de la femme.

Elle fit un pas en arrière et lut en silence l'inscription sur le badge : « *Aimée DE SAINT-PÉ* ».

La femme la remercia. Et, alors que Jana allait se présenter, la femme lui adressa un rapide sourire,

tourna les talons et partit en direction du stand qu'elle cherchait.

Jana la regarda s'éloigner, contemplant la jupe en mouvement sur ses hanches, tissu tendu le long de la courbe de ses fesses.

## Jana

Les dix-neuf premières années de ma vie, j'étais une simple fille tchèque, une aquarelle.

L'époque était alors comme une horloge aux heures scandées par les travailleurs et la sécurité d'État tchécoslovaque, la ŠtB. Des ouvriers, vêtus de beige, chargeant un camion de grands sacs de toile carrés. Des employés, col de chemise boutonné, se rendant à pied au travail, attaché-case tenu d'un bras raide. Les ŠtB, déambulant en habits de ville, prenaient des photos en cachette. Homme sur les marches. Femme avec poussette. Homme et femme, main dans la main. Célèbres œuvres d'art de notre époque. Ils mettaient des téléphones sur écoute, ouvraient le courrier à l'aide d'appareils à vapeur, rampaient dans les veines de la ville pour en extraire des gens, les extraire de leur existence. Les gens disparaissaient, réapparaissaient, avouaient, en dénonçaient d'autres... De nombreuses œuvres d'art d'une grande ferveur ont alors vu le jour, toutes appartenant à la technique de prédilection : la photographie. *Homme défiant la République* (noir et blanc), *Femme*



*distribuant (triptyque), Homme et femme organisant (reproduction).*

Ces événements se refermaient comme des plaies faites d'eau. La vie continuait. Des bulles de souffle remontaient à la surface et éclataient. Les rues se remplissaient d'étourdis, de gens déambulant d'un pas lourd dans leur tête, enfouissant un souci sous un autre. Fourmilières et cratères. D'une fenêtre ouverte s'échappe la chaude vapeur d'une casserole de pommes de terre sur le feu. Des pigeons picorent la terre insipide. Queues pour les rations de sucre, de café, de sel, de pain... Dans les ruelles, des ombres se rejoignent pour aussitôt se séparer. Il y avait des baisers. Des pamphlets. Des coupures étrangères qui passaient d'une poche à l'autre. Au coin de la rue, une femme a traversé. Sur le trottoir, un enfant est tombé de sa bicyclette. Code ou événement anodin ? À la fenêtre, le chat, se prenant pour un tigre, ouvre grand la mâchoire.

\*

Je n'étais qu'une particule, une fréquence, un arc-en-ciel dans les nuages, une mélodie à la lisière d'une conscience, en janvier 1969, treize ans avant ma naissance, lorsque, sur la place Venceslas, à Prague, l'étudiant tchèque Jan Palach s'immola par le feu pour protester contre l'occupation soviétique en Tchécoslovaquie.

Et j'étais encore ce refrain immatériel et inaudible lorsqu'un mois plus tard un autre étudiant tchèque, Jan Žajíc, se rendit à Prague sur cette même place à l'occasion du vingt et unième anniversaire de la prise

du pouvoir par les communistes, le 25 février 1969. C'était un gamin sans histoires, originaire de Šumperk où il fréquentait un établissement d'enseignement technique, spécialisé dans le ferroviaire. Il écrivait de temps en temps des poèmes. Vers treize heures, il entra sous la porte cochère du n° 39 de cette place, chemise blanche détremée. Il gratta une allumette et l'approcha de sa poitrine. Sa chemise se hérissa d'une fourrure de flammes et le corps à l'intérieur tressaillit contre lui-même.

Il avait prévu de se précipiter sur la place, la place où Jan Palach avait brûlé comme une torche. Mais, en feu, son corps de seulement dix-neuf ans s'était effondré, incapable de franchir le seuil de la porte cochère.

\*

« Pourquoi ont-ils fait ça ? je me souviens avoir demandé à ma mère.

– Fait quoi ? »

\*

Disons simplement que je sais que ces garçons se sont immolés, non pas qu'on me l'ait dit, mais parce que les particules en suspens parlent entre elles.

De fait, nous étions très bavardes lorsque, deux ans après le geste de protestation de Palach, la ŠtB a tenté de détruire la moindre trace de son geste et de son existence. Après l'enterrement, ils ont exhumé le corps pour l'incinérer. Le travail de deuil

de la mère fut erratique. Comment pleurer un fils que l'on n'aurait jamais eu ?

\*

Puis, soudain, j'ai dû quitter le cercle bavard des particules pour venir au monde – et de tous les endroits imaginables, à Prague – et de tous les jours possibles, le 1<sup>er</sup> janvier – et de tous les prénoms concevables, avec celui de Jana.

« Pourquoi ont-ils fait ça ? Ça doit faire mal. Surtout au visage. Les joues, les cils... »

Devant l'évier, ma mère s'est retournée et a posé son regard sur moi.

\*

Je pensais souvent à ce qu'ils avaient fait, à ce geste si inhabituel, si singulier. Je n'arrêtais pas de me demander si c'était quelque chose que je voudrais faire, ou aimerais réserver pour une occasion très spéciale.

Une fois, je m'ennuyais tellement, je veux dire *tellement*, que j'avais l'impression que l'air à l'intérieur de moi se déchirait, alors j'ai supplié mon frère de jouer avec moi. Il était plus âgé et mes jeux ne l'intéressaient pas. La plupart du temps, j'acceptais son refus et je m'éloignais à contrecœur tout en traçant des stries dans la moquette du bout des ongles. Mais ce jour-là, mon ennui était si immense et sans fin, un ennui de chambre après chambre d'enfants alités qui, par la fenêtre, regardent le printemps advenir, que j'ai dit à mon frère que s'il ne jouait pas avec moi, je me mettrais le feu.

J'allais pour partir lorsqu'il m'a retenue par le poignet et m'a tirée vers lui dans ce qui demeure, dans mon souvenir, ma première étreinte.

\*

Je renonçai à m'amuser et me résignai à passer des heures interminables, le visage collé à la vitre, à regarder les gens aller et venir dans les rues en contrebas. J'avais l'impression de pouvoir lire dans leurs pensées.

Je suivis du regard une femme qui marchait d'un pas apathique, chargée d'un sac, l'esprit visiblement tourmenté. *J'aurais dû dire – non, il ne faut rien dire, c'est ça, le silence lui montrera – n'oublie pas de mettre de côté une gousse d'ail – mais pour qui se prend-il, ce fils de professeur – le poulet ne sentait pas bon ce matin – c'est une question de respect – j'espère qu'il n'a pas tourné – surtout maintenant qu'elle mange du poulet – je l'emmènerai au parc samedi – ce gros con avec sa putain de tronche – Pourquoi ma jambe me démange de la sorte ? – Si c'est ainsi, c'est ainsi. Je refuse d'avoir peur de mourir.*

\*

La paranoïa était notre spécialité. Juste avant ce dernier automne, en 1989, je me souviens que mon oncle a dit à mon père qu'il ne devait pas s'asseoir sur les toilettes sans d'abord jeter un coup d'œil dans la cuvette.

\*

Le régime communiste tchécoslovaque rendait tout le monde pragmatique et égoïste. Pour un œil étranger, paradoxalement, nous ressemblions sans doute à un asile de fous capitalistes, obsédés jusqu'à la moelle par l'idée, chaque jour, de savoir si nous avions obtenu davantage ou moins qu'un autre, et pourquoi, pourquoi pas, et comment – demain, la prochaine fois – ne pas le laisser, la laisser obtenir plus, obtenir ma part, l'emporter sur moi.

Direction le parc pour les jeunes mères en quête d'informations. Elles s'asseyaient sur un banc, envoyaient les enfants jouer tandis que commençaient les potins. Les bancs du parc étaient le seul endroit sûr pour parler, un œil sur votre enfant, l'autre sur les mamkas. C'étaient elles qui distillaient les informations essentielles, subtilement encodées dans leur bavardage. *Sa mère est en train de mourir* signifiait que l'appartement était à saisir, un deux-pièces comme ça, et en plus sur Janáčkovo náměstí, au troisième étage, avec vue sur la rivière, je lui rendrai visite, pauvre femme – « Lenka, n'approche pas ton visage de ça, c'est dégoûtant ! » Ta Lenka doit arrêter de toucher à tout. Tu sais, la petite fille de machin-chose n'arrêtait pas de sucer des clous ramassés par terre. Et ensuite elle a attrapé le tétanos et elle en est morte. Sa bouche a tout simplement pourri. Je sais, je sais, je n'arrête pas de dire à Lenka que si elle met son visage et ses doigts dans tout et n'importe quoi, elle attrapera le tétanos et mourra... mais vous connaissez les enfants, il n'y a pas plus têtus. *Au fait, est-ce que Lýdie passe de temps en temps* voulait dire : quel genre de produits occidentaux avait-elle ? Et Karel la trompe avec le directeur

*du département de mathématiques* signifiait : ton fils ferait mieux de devenir ami avec le sien. « LENKA, JE T'AI DIT DE NE PAS METTRE TES DOIGTS DANS TA BOUCHE, À MOINS QUE TU NE VEUILLES QU'ELLE POURRISSE COMME CELLE DE COMMENT ELLE S'APPELLE DÉJÀ... Pauvre fille. Ce qu'elle était jolie avant que sa bouche fiche le camp ! »

\*

J'étais une petite fille aux mains propres. Je n'étais pas curieuse des choses qui pouvaient laisser une tache. Je ne touchais pas la terre. Je ne mettais pas les mains dans les flaques. Je n'ai jamais plongé en cachette le doigt dans un pot de confiture. Mais il m'est arrivé de suivre, dans mon élan tranquille, l'initiative de ces enfants qui se mettaient à plat ventre sur le trottoir et plongeaient une main dans le caniveau, puis la retiraient et couraient dans tous les sens, à la poursuite des autres, de nous, qui poussions alors des cris de peur et de joie impensables à la maison. Chez nous, nous devons nous taire. Ta grand-mère est malade, tais-toi. Ta mère a la migraine, tais-toi. Les voisins vont se plaindre que nous avons un enfant mal élevé, tais-toi.

Bien sûr, nous – les enfants silencieux du quartier – avions furieusement envie de hurler. Et toutes les occasions auraient été bonnes. Nous aurions gazouillé de joie absolue à la vue de quelqu'un qui se faisait poignarder dans la rue, en souhaitant de tout cœur que l'assassin nous pourchasse en dirigeant sa lame charnue sur nous, pour que nous

puissions crier plus fort encore... ! Nous étions si désespérés du moindre gloussement !

\*

Mon frère, dans son ample tee-shirt bleu, s'est agenouillé à mes côtés. Il m'a pris les lacets des mains et les a relevés comme des cordes magiques avant de les enrouler l'un autour de l'autre. Puis, d'un geste rapide, il a retiré ses mains et je me suis émerveillée devant le nœud parfait en forme d'oreilles de lapin sur mon soulier.

\*

Il y avait deux règles quand j'étais enfant. Ne pas se faire enlever et ne pas se faire agresser.

\*

Il y avait une fille que je connaissais qui avait disparu. Elle habitait dans l'immeuble en face de chez moi. Milena. Un an et quelques de plus que moi. J'avais l'habitude de la voir traverser notre cour, celle que mon immeuble partageait avec le sien et l'autre en face. Nos parents nous obligeaient sans cesse, nous les enfants, à sortir - « Allez jouer » - pour avoir un peu de paix dans l'exigu logement collectif. Alors chaque enfant banni traînait les pieds dans cette cour jusqu'à ce qu'on y envoie jouer un autre gamin, puis nous nous regroupions dans notre exil et imaginions n'importe quel jeu avec un caillou, l'espace entre deux arbres, les fissures dans les

briques ou, si nous nous sentions plongés dans un ennui vraiment abyssal, l'un de nous s'adonnait au truc de la main plongée dans le caniveau.

Mais Milena, elle, ne faisait que passer, main dans la main avec son père, tandis qu'elle nous regardait de son air calme et aérien, telle une tsarine que l'on conduisait à son carrosse. Même si nous étions en plein jeu, peu importait l'activité que nous étions parvenus à inventer ce jour-là, nous nous arrêtions net pour la regarder traverser la cour. Jamais personne ne lui disait « Va jouer dehors ». Jamais elle ne lâchait la main de son père.

\*

Milena était une poupée. Ou ce qui, à nos yeux, s'en rapprochait le plus – vu qu'il n'y avait pas vraiment de jouets, excepté les poupées de chiffon que nos mamies nous fabriquaient à force de supplications. Je la revois, couettes blondes et yeux comme des bonbons, dans ses habits soignés, l'ourlet de sa robe rose et jaune parfaitement lisse, contrairement à nos cotonnades froissées, un pan toujours pris dans la culotte ou de guingois, zébrées d'accrocs reprisés, des déchirures qui nous avaient valu des réprimandes maternelles et que nos grands-mères avaient bien voulu raccomoder.

Les cils de Milena s'agitaient d'un mouvement rapide lorsqu'elle clignait des yeux, comme ces éventails de papier fin. Toujours sa peau semblait dorée par le soleil, même après des semaines de grisaille, je vous jure, et même si son corps était aussi petit que le nôtre, ses bras, ses jambes et son cou avaient



quelque chose de tout à fait raffiné, à la différence de nos membres enfantins noueux, tachés d'ecchymoses, d'éraflures et de piqûres de moustiques grattées jusqu'au sang.

Tout en elle était poupée. Même ses genoux étaient envoûtants. On aurait dit des moules en cire. Les miens étaient toujours râpés à force de rester agenouillée sur le tapis, ou sur le ciment pour compter les mauvaises herbes, ou sur les marches de l'escalier en bois pour observer mes voisins à travers la petite fenêtre (surtout Mlle Květa, au deuxième étage, qui se peignait les lèvres en rouge « comme si ce n'était pas honteux », selon Mamka, et qui remettait toujours ses seins en place en glissant une main dans l'échancrure de sa robe).

\*

Moi, ma peau était blanche et veinée, mes cheveux couleur flaque d'eau et mes yeux gris terne. Les yeux de Milena, eux, étincelaient toujours – toujours ; même de loin, lorsqu'elle traversait la cour, ils scintillaient au-dessus de ses joues rondes et fraîches, des joues qui rougissaient et encadraient ses lèvres, si roses et si parfaitement dessinées.

\*

Je pensais qu'il était inévitable pour toutes les petites filles de se faire agresser, que c'était comme d'avoir ses règles – il y aurait des douleurs mystérieuses, certes, mais rien dont on ne puisse se remettre, et on apprenait ainsi à s'occuper de son corps.

Quand mon cousin, le fils bon à rien du frère de mon père, est sorti de prison, mon père s'intercalait toujours entre lui et moi – il ne voulait pas que Jiří me regarde. J'étais fascinée par ce gamin aux cheveux en brosse, visage de carlin, cou tatoué. Je me tortillais sans cesse pour tenter de contourner mon père, pour attirer le regard de Jiří – soudain, il a regardé dans ma direction et c'est alors que j'ai levé les yeux, et bingo, ils se sont mis à briller, comme ceux de Milena, sans doute, et j'ai pensé, *enfin !*

\*

J'ai passé une grande partie de mon enfance à attendre d'être agressée, comme on attend de devenir femme. Mais j'ai eu beau essayer de me rendre molestable, ça n'est jamais arrivé.

\*

J'ai su que Milena avait été molestée.

\*

Oh, Milena me rendait terriblement jalouse à cette époque-là !

\*

C'est vrai que mon cousin Jiří avait un côté prédateur. Mais c'était un gamin. Il avait dix-sept ans. Et il n'arrivait pas à rester ailleurs qu'en prison. Et aussi, quelqu'un m'a dit un jour que je ressemblais un peu

à sa grande sœur, paix à son âme. C'est elle qui l'avait élevé, mais elle s'était enfuie pour épouser son jeune amoureux, et Jiří avait rejoint une meute de garçons qui tous avaient la même cicatrice. Alors peut-être qu'en me voyant il avait l'impression d'être hanté, comme ça arrive quand les gens meurent mais que leur colère reste. Je pense que les yeux plissés de Jiří se posaient sur moi de cette façon, se tordaient curieusement comme des doigts abîmés essayant d'enlever une à une les pelures du paquet devant lui, pour atteindre ce qu'il voyait vraiment face à lui : sa sœur Frida qui était morte. Sans doute fixait-il alors, paupières frémissantes, une sorte d'armature, mon squelette d'enfant en surimpression sur l'ombre de la jeune femme – *Pourquoi t'es pas restée pour t'occuper de moi ?... J'avais tellement peur.*

Ou peut-être voulait-il, en fait, toucher mon jeune corps informe, simplement parce qu'il était plus grand et plus fort que moi. Peut-être que lutter pour l'obtenir ne l'intéressait même pas. Alors peut-être songeait-il à utiliser un peu de ses drogues sur moi, jusqu'à ce que je m'évanouisse, juste pour pouvoir tenir un corps chaud et relâché, comme le long et frêle cadavre encore tiède d'un lapin – juste pour pouvoir dire ces mots qui lui viendraient inexplicablement à l'esprit : « Maintenant tu es en sécurité. »

\*

Pauvre Jiří. Mais tout le monde à l'époque était un peu abîmé, avait subi des violences, mourait de faim ou d'ennui. On interdisait Marcel Proust à nos

# TABLE

## Première partie

Soliloque .....	11
Un peu plus vers la gauche, mon amour .....	15
Jana .....	24
La nouvelle fille.....	37
Comme je l'ai dit, je connaissais votre amie.....	41
Zorka .....	48
Girls Only.....	64
Global Plastics.....	67
Voilà, c'est arrivé.....	100
Contente kon soit seules mtnt .....	110
Des larmes et des saints .....	119
Maison .....	133

## Deuxième partie

Gejza et Tammie .....	137
T'es là ?.....	145
Get Ur Freak On.....	149
Je t'avais dit de pas être bizarre.....	155

C'est un secret.....	162
Frappe la gouine .....	165
Malá Narcis.....	210
La rue de Prague .....	217

### Troisième partie

Aimée.....	221
Le bar L'Ange bleu.....	230
Dans le sang.....	235
T là ?.....	244
Quelqu'un va venir .....	247

### Quatrième partie

La forêt.....	271
Directions.....	272
Le ciel.....	274
La robe.....	276
La soirée.....	295
Amy.....	330
<i>Remerciements</i> .....	341

Cet ouvrage a été mis en pages par  
Pixellence (59100 Roubaix)

N° d'édition : L.43EVAN000463.N001  
Dépôt légal : avril 2022